

en soit, le livre constitue une ressource précieuse pour celles et ceux qui s'intéressent à Hart, et un défi pour celles et ceux qui travaillent sur la philosophie du droit et du droit pénal.

Matt MATRAVERS
(trad. A. C. ZIELINSKA)

Vanessa NUROCK, *Quelle éthique pour les nouvelles technologies ?*, Paris, Vrin, 2024, 282 p.

Selon Vanessa Nurock, nous vivons aujourd'hui « une révolution comparable à celle des Lumières », qui aurait lieu néanmoins en sens « inverse ». Dans son livre *Quelle éthique pour les nouvelles technologies ?*, elle note que cette inversion risque de nous faire perdre certaines des « avancées humanistes acquises grâce aux Lumières » (p. 6). Quelles sont les similarités et en quoi consiste l'inversion ? Les questions posées par les Lumières restent pertinentes de nos jours : l'identité, l'autonomie, le sens moral ou le contrat social. Les changements des Lumières se sont faits au travers de la mise en avant de la vie intime (*Confessions* de Rousseau), de l'évolution de l'éducation (*Émile*) ou de la réflexion sur le *Contrat social*. Ces mêmes sphères sont aussi aujourd'hui investies de façon prioritaire, par, respectivement : les médias sociaux, Internet comme lieu de la formation des esprits, et la cybergénétique ou l'IA pour penser la gouvernance des communautés. Ainsi la technologie, les sciences, la société, l'éthique et la politique se trouvent actuellement transformées « dans un même mouvement ». Toutefois, les Lumières ont mis en place une dynamique qui cherchait une plus grande égalité – alors que la révolution actuelle tend à renforcer, sinon à justifier, les hiérarchies déjà en place.

Le livre qui, à travers deux parties et cinq chapitres, explore les problèmes posés par les nanotechnologies, biotechnologies, sciences de l'information et de la cognition (NBIC), n'a pourtant rien de fataliste et cherche à fournir des outils pour se défaire des concepts tout faits qui s'imposent dans le débat public et les discours de certains experts sur ces questions. La première partie est consacrée aux nanotechnologies et à la cybergénétique, avec ses réalités et ses fantasmes, la seconde à l'intelligence artificielle.

L'A. note par exemple qu'une certaine conception du futur technicisé, souvent posée comme inévitable, est énoncée sous la forme d'une prophétie autoréalisatrice, alors qu'elle n'a de toute évidence rien de nécessaire. On observe en revanche autour de nous une « *expérimentation non seulement technique mais aussi et peut-être surtout sociale* » que ces discours d'anticipation réalisatrice servent précisément à *dissimuler* » (p. 8). C'est un « bluff technologique » (p. 10), déjà identifié par Jacques Ellul. Face à ces phénomènes, l'A. avance l'idée de *poléthique*, une alliance verbale de la poétique, de l'éthique et de la politique, permettant de penser « une articulation forte

entre éthique et politique », et de proposer « un cadre normatif constructif pour les réfléchir en [s]’appuyant sur l’éthique et la politique du *care* » (p. 14). L’A. observe la tendance à « confondre l’artificiel et le bien » (p. 16), mais le cadre normatif qu’elle propose devrait pouvoir éviter de nous cantonner au faux dilemme entre la technophilie et la technophobie (p. 19).

La piste du *care* est développée notamment au chapitre 4, à l’occasion de l’analyse des machines *autonomes*, les voitures autopilotées, les robots assistant des personnes en situation de handicap ou les drones. Celles-ci abolissent « la dichotomie entre l’intérieur et l’extérieur », tout comme celle « entre l’intime et le public, puisque la surveillance est toujours possible » (p. 175). Cela compose « un aspect complémentaire du cybergénopanoptique ». Les questions posées par Shoshana Zuboff demeurent ici centrales : « Qui sait ? », « Qui décide ? » et « Qui décide qui décide ? »¹¹.

Cette même Zuboff emploie dans ses analyses le mot « néolibéral ». Et il est intéressant de noter ici que celui-ci n’apparaît qu’une fois dans le livre de Vanessa Nurock. C’est bien moins que le nom de Henry Kissinger, dont les citations auraient pu être accompagnées d’un recul critique concernant ses positions paradoxales, pour ne pas dire contradictoires. Kissinger formulait effectivement au XXI^e siècle des critiques bien-pensantes de la modernité, il l’a fait néanmoins après avoir contribué activement à faire de cette modernité un outil de l’impérialisme capitaliste. C’est sans doute ce dernier point, concernant le fonctionnement effectif des systèmes économiques dans lesquels l’IA évolue, qui doit être repris et développé. Les enjeux politiques et historiques de ces processus sont souvent cachés par les discussions partielles sur ce qui est compris comme « éthique ».

L’A. déplore d’ailleurs sans ambiguïté cette concentration malheureuse de la littérature contemporaine sur l’éthique assez stérile, et la notion de *poléthique* cherche précisément à pallier ces solutions superficielles. L’introduction du *care*, tel qu’il est théorisé par Carol Gilligan, sert aussi à se défaire des solutions binaires proposées par des expériences de pensée morales devenues des outils d’enseignement standard. L’aplatissement des réflexions normatives dans ce domaine fait, selon la formulation élégante de l’A., que « les relations entre technologies et politiques risquent de valoriser certains *patterns* au détriment des *forms* [de vie] » (p. 242). La conclusion du livre explore les liens entre « la perte d’empathie liée à l’utilisation de technologies » et le retour d’une « vision patriarcale du monde », dont la rencontre et le renforcement mutuel ne sont pas fortuits (p. 256). Enfin, la « responsabilité prospective » (p. 277) proposée par l’A. rappelle une idée analogue de Hans Jonas, tout comme son refus du fatalisme et ses interrogations sur l’héritage des Lumières. La perspective de l’A. est toute-

11. S. ZUBOFF, *L’Âge du capitalisme de surveillance*, trad. fr. B. Formentelli et A.-S. Homassel, Paris, Zulma, 2022.

fois moins sombre car non fondée sur l'heuristique de la peur, mais plutôt sur l'*audace* de penser le monde autrement.

Ces analyses et ses propositions sont réellement intéressantes, même si une petite insatisfaction persiste. Le livre aurait profité de quelques passages qui aborderaient la dimension politique non pas comme quelque chose de générique, mais pour ce qu'elle a de concret, au moins à titre d'ouverture. Cette dimension politique a besoin d'une historicisation et géopolitisation plus précises. La tâche n'est pas aisée, puisque rares sont les philosophes morales invitées à contribuer à ces discussions en public. L'A. ironise à cette occasion, en notant que « peut-être parce que l'éthique de l'IA est une question trop sérieuse pour qu'on les sollicite, mais aussi parce que les enjeux scientifiques et techniques leur semblent parfois une gageure » (p. 142).

L'ouvrage est très informé, et constitue un point de départ précieux pour une analyse plus poussée. Ce foisonnement d'idées pêche parfois par la densité de l'ensemble, et par quelques formulations probablement trop rapides. Dans l'introduction notamment, le mot « hypothèse » est peut-être utilisé trop souvent, ce qui fait qu'on ne sait finalement pas quelle est effectivement l'hypothèse centrale du livre. Ce sont toutefois les détails dans un livre important et pionnier, très utile pour défricher à la fois le terrain étudié et les outils philosophiques qui peuvent servir à le saisir. Il est désormais suivi – au moment de la mise sous presse de cette chronique – par la publication d'un livre de Maël Pégny, *Éthique des algorithmes et de l'intelligence artificielle* (Vrin, 2024).

Anna C. ZIELINSKA

Élie HALÉVY, *Métaphysique et Morale. Élie Halévy philosophe II*, introduction et édition par Vincent Duclert et Stéphane Soulié, préface par Frédéric Worms, Paris, Les Belles Lettres, 2023, 440 p.

Élie HALÉVY, *Correspondance philosophique. Élie Halévy philosophe III*, introduction et édition par Vincent Duclert et Stéphane Soulié, préface par Jean-Louis Fabiani, Paris, Les Belles Lettres, 2023, 552 p.

Ces deux volumes d'écrits d'Élie Halévy (1870-1937) forment les t. 6 et 7 de l'édition critique « in extenso » de ses œuvres complètes, lancée depuis 2015 par les Belles Lettres sous les auspices de la Fondation nationale des sciences politiques. Ils couvrent une même période, de 1891 à 1914, qui marque pour Halévy et son cercle de grandes évolutions intellectuelles et institutionnelles.